

Également aux Éditions Pélagie

Nos ailes audacieuses, Marie Villequier

Folle-Pensée, Louise Sebillet

Mamie Blouse, Lucie Lelong

Perdre pays, Louise Oligny

Deux filles pour une paire d'espadrilles, Ellynn Ravel

Crime et céramique, Charlotte Bruno

Jingle Breizh, Kenneth McAllow

Éditions Pélagie

13 rue de la Madeleine – 35410 Châteaugiron

Site Internet : <https://editionspelagie.com>

Mail : contact@editionspelagie.com

Instagram : [@editionspelagie](https://www.instagram.com/editionspelagie)

© Éditions Pélagie, 2026

ISBN : 978-2-488507-07-3

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays

CAMILLE ANSSEL

Angélique *et* Compagnie



À celles et ceux qui ont rendu ces pages possibles.

Le début de la comédie

Si j'avais su que cette journée allait être la pire de mon existence, si j'en avais eu ne serait-ce qu'un aperçu, j'aurais pris le temps de boire un café. Un grand. Quand je trouve le courage de revisiter la scène, je me vois en train de me préparer à la hâte, dans une chorégraphie si millimétrée qu'elle ne laissait aucune place au ronron du percolateur. En tête dans l'ordre des priorités, je devais d'abord vérifier que ma fille avait bien mis sa Ventoline dans la poche de son manteau, et que mon fils n'avait pas oublié ses affaires de sport. Ensuite, que j'étais moi-même présentable, sans faire – attention, le mot est bientôt lâché – coincée. Ce charmant qualificatif m'a en effet été envoyé plus d'une fois dans les dents depuis que je travaille chez Caducée, qui clame haut et fort son *esprit start-up*. Elles m'ont fait mal, au début, ces critiques. Ce décalage permanent avec la personne que j'étais censée être.

Un coup d'œil à ma montre. Où étaient passées mes précieuses minutes d'avance ? Pfuut !

Je boirai mon café au bureau, avais-je songé, avec un biscuit en guise de petit déjeuner. Je me souviens que la petite aiguille sur mon compteur de stress taquinait la zone rouge, parce que j'avais une présentation importante, avec un

directeur important, pour un projet (ô combien) important. Autant dire que ma patience envers mes enfants était limitée. Je corrige – regardons la vérité en face –, elle était inexistante. Mes quelques neurones en activité, encore engourdis par le manque de sommeil, furent incapables de saisir les signaux d’alerte les plus évidents. Ma fille râlait, elle avait égaré ses écouteurs. Je fis observer que ce n’était pas le moment de retourner le salon. Elle protesta. Je haussai le ton. Et c’est ainsi que dans les segments les plus obscurs de ma mémoire, j’entends encore résonner les échos de mon infamie : les derniers mots adressés à ma fille, avant l’événement qui allait tout changer.

— ÇA SUFFIT CHLOÉ ! ARRÊTE TA COMÉDIE !

Elle avait rentré la tête dans les épaules, j’avais aussitôt reporté mes postillons en direction de mon fils, lequel s’accrochait à son téléphone plus fort qu’une moule à son rocher. Les pourparlers n’avaient pas été agréables, mais au moins s’étaient-ils déroulés en silence. Lucas me faisait la tête depuis des semaines avec une rigueur qui forçait l’admiration. J’avais supposé que cette crise d’adolescence se dissoudrait quand il comprendrait enfin que OUI, je travaillais beaucoup, OUI j’étais toujours sur mes écrans, mais que je ne me tuais pas à la tâche par gaîté de cœur. Je le faisais pour deux raisons : lui et sa sœur.

À douze ans, il allait bientôt toucher du doigt certaines notions fondamentales, non ? Par exemple, qu’une maman solo avec un loyer à payer en région parisienne ne pouvait pas consacrer tous ses après-midi aux jeux de société et aux balades à vélo. Ces ruminations me traversaient pendant que, d’une main, j’attrapai les sacs, de l’autre mon ordinateur, tout en houspillant ma descendance. Par une grâce inattendue, mes enfants abdiquèrent. Ils trouvèrent place dans le Scénic, et je

m'élançai dans les embouteillages avec l'espoir d'arriver à l'heure au bureau. Alors, comme toujours, je m'étais adoucie. Là, dans le huis clos feutré de la voiture, j'aurais eu l'occasion de me rattraper. J'aurais pu tenter une blague, ou jeter des discussions comme autant de bouteilles à la mer. Qui sait ? Peut-être cela aurait-il évité l'impensable. J'avais préféré me mordre les lèvres, et écumer de rage envers un bus qui n'en finissait pas de lambiner.

Les trottoirs luisaient, témoins d'une récente averse. J'aperçus enfin le collègue. Le bâtiment était un ample pavé gris, les parents stationnaient à qui mieux mieux en double file, tous affligés des mêmes regards somnambules. Les enfants claquèrent les portières sans répondre à mon « À ce soir, mes chéris ! » et cela jeta un voile sombre sur cette journée.

Ça ira mieux demain, avais-je songé. Je n'aurais pas pu être plus loin de la vérité.

Même les ondes de Radio Classique ne surent apaiser ma fébrilité, et je manquai d'emboutir une Mercedes en arrivant au travail. Cela faisait six mois que je planchais sur le dossier Erboral, et notre présentation du jour était déterminante. DÉ-TER-MI-NANTE, l'expression officielle de Vanessa Difalgani, ma binôme sur ce projet, belle paroleuse, et accessoirement très bien vue par le comité de direction de Caducée. Un petit détail qui allait avoir son importance par la suite.

Je pris un café à la machine (que j'allais, cela va de soi, oublier et laisser refroidir sur mon bureau) et m'enfermai dans ma bulle. Je désactivai les notifications sur mon téléphone pour réviser mes notes. Le principal enjeu de notre présentation consisterait à démontrer notre totale maîtrise du sujet Erboral. Caducée avait racheté ce « canard boiteux » (une petite entreprise normande) avec l'ambition d'en faire le

spécialiste de l'antirides haut de gamme. La distribution serait restreinte. Il n'y aurait pas de site internet, pas de campagne de pub traditionnelle, pas de vente classique. Pour avoir la chance inestimable de se procurer nos élixirs à deux cents euros le flacon, il faudrait au préalable avoir reçu un code d'invitation et passer par une application.

Une petite voix au fond de ma tête me chuchotait bien que c'était le *business plan* le plus prétentieux de l'Histoire, mais je devais faire avec. *Faire avec*. Chez Caducée, illuminée par son *esprit start-up* (synonyme de baby-foot dans la salle de pause, mais aussi de mille responsabilités différentes endossées par le moindre chargé de projet), cette notion était érigée en leitmotiv. J'avais donc fait fi des contraintes pour échafauder une stratégie.

Alors attention : lors de la présentation, même si cela allait me brûler la langue, je devrais bien penser à dire « nous ». Avec Vanessa, NOUS avons élaboré un plan qui bla-bla-bla... Dans les faits, la contribution de ma binôme avait été toute relative. Elle m'avait par exemple laissé assurer seule l'ensemble des réunions avec les équipes d'Erboral – et quelle horreur cela avait été de devoir jouer les ignorantes quand ils me demandaient, inquiets, s'il allait y avoir des licenciements. (Oui, c'était au programme, mais j'avais interdiction formelle d'en parler. J'en avais fait des nuits blanches.)

À quatorze heures, dans une sorte de transe, je révisais toujours notre présentation. J'étais en train de réciter les prévisionnels de vente, mon sandwich triangle menaçant d'évacuer sa mayonnaise entre mes doigts, quand Vanessa rentra de sa pause. Ma collègue était allée déjeuner avec l'agence marketing qui nous épaulait sur le projet, et revenait cette fois encore avec une flopée de nouvelles idées lumineuses. Je soupçonnais la demi-bouteille de rouge accompagnant ses

repas de n'être pas tout à fait étrangère à la volubilité de ses enthousiasmes. Elle poussa le cadre photo de mes enfants et posa une fesse sur mon bureau. Aucune pitié pour les revues ayant eu le malheur de se trouver à l'endroit fatidique.

— T'as une seconde, Laura? Et si on enrichissait notre formule avec de la poudre d'or? Tu savais que c'est un excellent purifiant? Ça, ça raconterait une belle histoire, et on pourrait...

Me balancer une idée pareille, à une heure de notre présentation! C'était dément! Je m'appliquai à rester calme. Ne surtout pas répondre de façon *coincée*. (Sourire, toujours: c'était ça, l'*esprit start-up*.)

— C'est une super idée Vanessa, mais il y a déjà des concurrents qui font ça. Et puis tu sais bien que ça fait des mois que je travaille avec la laborantine d'Erboral, elle a trouvé un très bon équilibre avec le collagène marin.

Elle fit la moue.

— On pourrait peut-être glisser l'idée lors de notre conclusion, alors? On veut le vendre à l'élite mondiale, notre baume régénérant. Ton « collagène marin », là, rien qu'à ta façon de le prononcer, on s'imagine une vieille carcasse de poisson échouée sur la plage!

MON collagène marin? J'aurais dû voir le coup arriver. Je fis taire la petite voix dans ma tête, qui me chuchotait que ma collègue se défilerait dès le premier couac venu. (J'étais très forte pour ignorer les voix.) Sur le moment, je mis l'attitude de Vanessa sur le compte de la nervosité. Ma binôme avait souvent l'air détaché, mais je savais qu'elle était tout aussi effrayée que moi à l'idée de présenter notre travail à Chevillard. Notre directeur n'était pas un marrant, oooh non.

Plutôt qu'une confrontation inutile, je préférerai jouer les idiots:

— Euh... Ah je vois: tu veux tester ma répartie! Alors voilà: ce n'est pas un simple collagène marin. Au niveau moléculaire, nous sommes en effet arrivées à une symbiose d'actifs, avec un effet drastique sur les...

Je m'interrompis. Tout en parlant, j'avais jeté un regard à mon téléphone. Neuf appels manqués, dont quatre du collègue, et trois messages sur mon répondeur.

— Excuse-moi, je reviens tout de suite.

Je compris aussitôt que c'était important – vital peut-être. Je m'échappai dans le couloir, et sentis mon estomac se réfugier dans mes talons en entendant la voix du docteur. Pour toujours, il y aurait un avant et un après cet instant précis. Mon univers venait de s'effondrer.

La seconde qui suivit, je fonçai hors des bureaux de Caducée. J'allais snober la réunion la plus importante de toute ma carrière.

Entre le noir et le blanc

Votre fille vient d'être admise aux urgences. Plus tard, pour exorciser, je me forcerai à réécouter le message du docteur sur mon répondeur, analysant chacun de ses mots, comprenant avec le recul que l'opacité de ses formulations était un stratagème destiné à m'éviter un choc trop important. Cela n'avait pas fonctionné. La phrase me vrillait le crâne à la manière d'une balle rebondissante. Ma fille ! Je traversai le parking, pulvérisant au passage tous les records de cent mètres avec talons, posai des mains grelottantes sur le volant, démarrai en trombe. J'avalai le périphérique d'une traite, la mâchoire contractée à me fissurer les dents, et me propulsai hors du Scénic en arrivant aux urgences.

Il y avait un système de ticket numéroté à récupérer à l'accueil, mais j'avais perdu tout mon calme. Je crois que j'aurais coché toutes les cases pour devenir l'une de ces furies qui saturent les hôpitaux, si un infirmier ne m'avait pas tout de suite désamorcée. Sans doute avait-il décelé l'étendue de ma panique, et fait le rapprochement avec cette maman injoignable dont la fille venait de faire une tentative de suicide. Au collègue. Médicaments et alcool.

Ces détails, je les apprendrai un peu plus tard. L'infirmier m'indiqua que Chloé était désormais au service pédiatrie, et me proposa de suivre la ligne bleue tracée au sol pour m'y rendre. Je fonçai dans les couloirs, effrayée par la perspective de me retrouver en tête à tête avec mon inquiétude dans la salle d'attente. Je m'y assis par réflexe, me rongei un ongle, me relevai pour lire une affichette exposant les effets dévastateurs du téléphone portable chez les enfants. Je relus cinq fois la première phrase, dont le sens se perdit à tout jamais. Une femme patientait un peu plus loin, le visage blême, les mains crispées. Nos regards ne se croisèrent pas. Ici, le monde s'était arrêté. Chacun était trop affairé à crouler sous ses propres idées noires. L'anxiété saturait l'espace comme une onde mauvaise. Le temps se dilua, et j'étais en train d'achever les ongles de ma main gauche quand le pas du docteur résonna dans le couloir. C'était un vieux monsieur, le sourcil broussailleux, la poche de sa blouse garnie d'un nombre incalculable de stylos. Il me précéda dans un petit bureau sans fenêtre qui sentait le désinfectant, avant de me proposer une chaise. La grande patate chaude aux mains tremblantes que j'étais s'y échoua.

Là, il m'exposa les événements de la matinée. Chloé s'était évanouie dans l'enceinte du collège, après avoir absorbé une bouteille de vodka et un ou plusieurs Lexomil. Au rayon des bonnes nouvelles, elle avait vite repris connaissance. Au rayon des mauvaises nouvelles... Tout le reste appartenait au rayon des mauvaises nouvelles. Chaque terme médical me percutait plus fort qu'une gifle, arrachant sans doute une partie de mon âme au passage. J'étais lessivée lorsque j'eus le droit de voir ma fille. Une tentative de suicide? Elle qui était une élève si appliquée, si enjouée? Je n'y croyais pas, supposant un terrible malentendu. J'avais accepté d'écouter les théories du docteur, j'avais fait semblant de plier sous le poids écrasant de

son déroulé des faits, mais mille petites voix dissonantes dans mon esprit égrenaient des théories contraires. Avec le recul, je crois que ce déni était un refuge, un réflexe de survie. Aurais-je survécu en effet à l'idée que ma fille trouvait son existence insupportable au point de vouloir y mettre fin ?

Les larmes se déversaient déjà en rigoles soutenues lorsque je m'approchai de Chloé. Ses mèches noires s'entortillaient sur l'oreiller blanc, elle avait l'air tout à fait paisible. Je me mordis les lèvres. Sous mes pieds, le lino devint cotonneux et incertain. En dépit des clichés, l'image du puits sans fond s'imposa à moi comme une sensation physique. Je n'avais jamais rien vécu qui s'approchât de ce niveau de douleur. Quelqu'un avait suspendu un ours en peluche au crochet du pied à perfusion, une tentative peu concluante, mais louable, d'amenuiser la tristesse de l'endroit. (Le vrai soulagement viendrait un peu plus tard, avec la fin des stridulations du moniteur médical que l'infirmière réglerait en mode silencieux.) Le docteur déclara que Chloé venait de s'endormir et qu'il était préférable que je la laisse récupérer. Une infirmière passerait de toute façon de temps en temps pour vérifier ses paramètres vitaux, et qu'elle était bien « réveillable ». Réveillable ! Je déployai des trésors de volonté pour résister à l'envie de serrer ma fille contre moi de toutes mes forces, et me contentai de réajuster sa couverture sur ses épaules. Je pris place dans le fauteuil gris à roulettes (le pauvre était loin de se douter qu'il allait devoir me supporter au cours des deux journées et deux nuits d'insomnie suivantes) et je contemplai ma merveille pendant une éternité. Entre deux vertiges, je me demandai : est-il possible que tout cela soit réel ? Le passage de l'infirmière me tira un bref instant de ma léthargie. Je répondis un peu au hasard aux questions – oui, non, oui, non – et signai des papiers. Si un commercial en aspirateurs était venu jusqu'ici

pour me vendre un appareil à cinq mille euros, il serait reparti avec un chèque. L'infirmière devina sans doute mon hébétude, ou peut-être eut-elle peur que je ne m'évanouisse à mon tour. Elle proposa avec des trésors de gentillesse de passer un coup de fil pour moi, et j'eus la présence d'esprit de lui réciter le numéro de mon frère. Je n'avais pas bougé d'un cil quand la porte s'entrebâilla, une heure plus tard, dévoilant une longue tignasse. Avec sa housse de guitare sur le dos, ses claquettes et son sweat à capuche, Aurélien avait dû faire forte impression à l'accueil. Mon petit frère dans toute sa splendeur, lequel constituait à lui seul une bonne partie de ma famille.

— Ah, vous êtes là ! Je me suis planté de chambre juste avant.

Je m'épongeai les yeux du revers de la manche.

— Merci d'être venu.

Il écarta les bras.

— Alors, qu'est-ce qu'elle nous a fait, la chouquette ? Les jeunes, hein ? Ça ne tient plus l'alcool. Je t'avais bien dit de me la confier plus souvent !

— Pas aujourd'hui, Aurel. Tu sais qu'elle a été entre la vie et la mort ? Le docteur m'a dit que si elle avait...

Je me mordis les lèvres. Par quelle diablerie mon système lacrymal était-il encore en état de se mettre en branle ? N'y avait-il aucune limite ? Mon frère posa une main sur mon épaule.

— Ouais, je sais, on m'a expliqué. En même temps, on est tous entre la vie et la mort, non ? C'est pas un peu couillon comme expression, quand on y pense ? Et ton fauteuil, là, il serait pas un peu entre le noir et le blanc, hein ?

Quelque part dans la grande machinerie intérieure de mon frangin, le bouton de fonctionnement était cassé, bloqué à tout jamais sur le mode dérision. Bonne ou mauvaise, quel que

soit le contexte, la blague était toujours tapie en embuscade. Le fait qu'il plaisante sur la tentative de suicide de ma fille au pied de son lit d'hôpital était un invraisemblable manque de tact. J'aimerais pouvoir affirmer que cette abyssale maladresse m'a prise au dépourvu, mais ce ne fut pas le cas.

Aurélien se passa la main dans les cheveux, tout un art vu l'ampleur de sa crinière.

— On rêve, on rêve, Laura, mais est-ce que tu ne voudrais pas que j'aille te chercher quelque chose à grignoter ? Au fait, tu as prévenu ton petit Choupinou ?

Mon cœur manqua un battement. Lucas ! Il allait m'attendre au collège ! J'extirpai le téléphone de mon sac. Le nombre d'appels en absence était vertigineux, saturé de Vanessa Difalgani. Le souvenir de la réunion Erboral me sauta au visage et je lâchai mon téléphone comme s'il brûlait. Aurélien opina du chef, il avait compris que je n'étais pas en état d'affronter le monde extérieur.

— Bon, je vais chercher Choupinou au collège et je le ramène ici. Chloé aura peut-être la gueule de bois, mais quand elle verra nos trombines en se réveillant, je peux te dire que ça va la dégriser sévère.

J'acquiesçai d'une voix blanche, et mon petit frère se retira avec sa légendaire nonchalance, pas le moins du monde inquiet. Son optimisme inaltérable avait fait apparaître un coin d'espoir sous la chape de mes cogitations. Après tout, nous avions évité le pire. Je me répétais : ma fille est tirée d'affaire, la vie nous fait une crasse de plus, mais elle reprendra bientôt son cours, à peu de chose près comme avant. Ah ! j'étais bien naïve.